

Hélène BLAIS et Isabelle LABOULAIS (dir.)
*Géographies plurielles. Les sciences géographiques au
moment de l'émergence des sciences humaines
(1750-1850)*

Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines », 2006, ISBN
2-296-00157-2, 30 €.

Jean-Luc Chappey



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11271>
DOI : 10.4000/ahrf.11271
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007
Pagination : 208-209
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Luc Chappey, « Hélène BLAIS et Isabelle LABOULAIS (dir.) *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 349 | juillet-septembre 2007, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11271> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11271>

Hélène BLAIS et Isabelle LABOULAIS (dir.) **Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)**, Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines », 2006, ISBN 2-296-00157-2, 30 €.

Cet ouvrage, édité par Hélène Blais et Isabelle Laboulais, nous offre le résultat de deux journées d'étude organisées en janvier 2003 par la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme et s'impose déjà comme une contribution essentielle à l'analyse des transformations de l'ordre des savoirs au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Appuyée sur une bibliographie particulièrement riche, l'introduction, qui mêle très adroitement réflexion méthodologique et bilan historiographique, offre un tableau exhaustif des principaux chantiers et renouvellements théoriques qui ont marqué l'histoire d'un savoir géographique caractérisé - avant son institutionnalisation - par son statut éclaté et complexe. Prenant le contre-pied d'une histoire linéaire et téléologique et en partant d'objets différents (des projets scientifiques, des sociétés savantes, des acteurs...), les auteurs montrent au contraire le caractère fragmentaire de ces savoirs et pratiques rassemblés sous une notion de « géographie » dont on peine à définir - et c'est justement là l'intérêt majeur de cette entreprise archéologique - la cohérence et l'unité. On peut encore saluer les auteurs pour avoir cherché à « sortir » d'une approche franco-française et avoir étendu la réflexion à l'Allemagne et à l'Angleterre (Charles Withers, « Un tour d'horizon de la géographie en Grande-Bretagne, 1750-1830 », un déplacement de perspective particulièrement utile. Trois grands thèmes structurent l'ensemble du recueil : la place de la géographie dans l'organisation institutionnelle et épistémologique des savoirs (1. « Les savoirs géographiques ») ; le caractère hybride d'une configuration de savoir par le biais des pratiques (2. « Les pratiques géographiques ») ou des acteurs (3. « Quelques postures singulières »). De manière souvent originale et stimulante, les différents articles cherchent ainsi à dégager, par touches, les fondements épistémologiques, méthodologiques et institutionnels de l'émergence progressive d'une géographie qui naît au carrefour de plusieurs savoirs et de logiques autant scientifiques que politiques. Comme le souligne Isabelle Laboulais (« La géographie dans les arbres encyclopédiques de la seconde moitié du XVIII^e siècle) qui tente de « pister » la géographie dans les divers arbres des connaissances figurés par les différentes éditions de l'*Encyclopédie*, il convient de souligner autant l'éclatement que l'omniprésence de ce savoir qui, faute d'être monopolisé par les seuls « géographes de métiers », se retrouve aussi bien chez les naturalistes (Serge Briffaut, « Le temps du paysage. Alexandre de Humboldt et la géohistoire du sentiment de nature »), les hommes de lettres (Gabriel Thibault, « Bernardin de Saint-Pierre et la géographie ») que chez les administrateurs (Dominique Margairaz, « La géographie des administrateurs ») ou les ingénieurs topographes (Valeria Pansini, « La géographie appliquée à la guerre. Le travail des topographes militaires (1760-1820) »). Or, il convient de constater que son caractère inclassable ou « en miettes » est en partie la raison du rôle central que la géographie joue - dans cette dynamique de proximité et de voisinage qui la lie à d'autres formes de connaissances et de pratiques -, un rôle essentiel dans le processus de formalisation, de normalisation ou de marginalisation de savoirs proches ou concurrents comme l'histoire, l'astronomie ou l'anthropologie. Dans cette perspective, on comprend mieux, comme le montre Hélène Blais (« La géographie académique entre sciences et belles-lettres autour de la scission de 1803 »), les enjeux qui émergent en 1803 lors de la réorganisation de

l'Institut national : dispersée entre l'Académie des Sciences et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la géographie cesse de participer à cette configuration républicaine des savoirs qui, mise en place sous le Directoire, visait à construire une science générale de l'homme susceptible de perfectionner l'individu et les sociétés. Plurielles, les géographies analysées dans cet ouvrage ne sont pas moins traversées de dynamiques disciplinaires comme le montrent Isabelle Surun (« Les sociétés de géographie dans la première moitié du XIX^e siècle : quelle institutionnalisation pour quelle géographie ? ») dans son étude des logiques d'institutionnalisation à l'œuvre dans les sociétés savantes du XIX^e siècle ou Daniel Nordman (« Les sciences historiques et géographiques dans l'exploration scientifique de l'Algérie – vers 1840-vers 1860 – ») dans son analyse des mutations des pratiques liées aux voyages et expéditions scientifiques. Soucieux des méthodes et des instruments utilisés par les différents types de « géographes », les auteurs font émerger les étapes et les conditions de possibilités tant sociales que théoriques (pensons en particulier au rôle joué par les notions de « paysage » ou de « frontières naturelles » et aux nouvelles modalités de lecture de l'espace qu'elles induisent) de l'autonomisation progressive de la géographie. À travers les différents objets étudiés qui permettent de croiser des approches diverses (histoire intellectuelle, sociale, politique...) et justifient encore l'intérêt de travailler sur une période chronologique large (1750-1850), l'ouvrage offre une réflexion méthodologique particulièrement précieuse et propose de nouvelles pistes pour renouveler, à l'écart des théories classiques des « influences » et des « précurseurs », une histoire des savoirs qui montre encore sa vitalité.

Jean-Luc CHAPPEY

Élisabeth BADINTER, *M^{me} du Châtelet, M^{me} d'Épinay ou l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 2006, 494 p., ISBN 9-782082-105637, 20 €.

Cet ouvrage est la réédition, un peu transformée et augmentée, d'un livre qu'Élisabeth Badinter avait consacré en 1983 à ces deux femmes savantes du siècle des Lumières, Émilie du Châtelet et Louise d'Épinay, sous le titre *Émilie, Émilie, l'ambition féminine au XVIII^e siècle*. Ce titre un peu obscur devait attirer l'attention sur les similitudes (de destin, de vie, de comportement et d'intérêts scientifiques entre les deux femmes, Louise d'Épinay se faisant appeler Émilie pour plaire à son amant, Claude Dupin de Francueil dont la belle-mère avait été une des premières protectrices de Rousseau à son arrivée à Paris). Les deux femmes ont en commun le fait d'avoir été assez peu heureuses dans leur vie matrimoniale, Émilie du Châtelet se séparant de fait assez rapidement de son mari après avoir (lui semblait-il) rempli son devoir en mettant au monde deux enfants tout comme Louise d'Épinay qui a souffert des infidélités notoires et de la vie dissolue du sien.

Le livre est construit en sept chapitres qui, pour être thématiques, n'épousent pas moins la chronologie car le projet de l'auteur est de saisir comment se construit une personnalité, se développe une pensée et se nouent des amitiés et des amours. Après un avant-propos très percutant dans lequel elle définit ce que peut être « l'ambition féminine » dans un siècle dont elle rappelle l'aspect bigarré (il y a une distance chronologique entre Émilie du Châtelet – 1706-1749 – et Louise d'Épinay – 1726-1783), Élisabeth Badinter examine de façon croisée les destins de